

Descriptif du projet

Au cours de ma sixième, j'ai assisté à un changement chez mes camarades de classe: la fin des éperviers et le début des histoires de collège. La transition s'est faite pour moi beaucoup plus tard. Dans la cour, assis sur un banc, j'ai passé mes récréations à observer. Observer les bandes, les solitaires, les meneurs qui avaient le pouvoir, ceux qui le subissaient, ceux qui criaient, rigolaient aux éclats, les silencieux, ceux qui couraient, ceux qui marchaient, ceux qui étaient immobiles. J'observais tout mais je n'entendais rien, j'étais trop loin, assis sur mon banc. Puisque je ne comprenais pas vraiment ce qui se jouait, je pouvais me faire ma propre histoire. Ce passe-temps ne m'a pas quitté. Ce film reflète d'une certaine manière les scènes que j'aime regarder depuis mon enfance. Je les saisis sans contexte et je me contente d'interpréter.

L'image d'un groupe d'âge mur marchant à la poursuite d'un papier irrattrappable volant au vent m'a fait rire. L'absurdité de la scène à la frontière entre le réel et l'irréel et tous les questionnements qu'elle suscitait m'ont plu et m'ont amené à approfondir l'idée.

Je voudrais mettre en scène la marche: la marche comme sujet premier, comme fin en soit et non comme moyen. Cette marche laisse peu à peu place à la disparition, dans une mise en scène métaphorique de la mort. Dans un jeu d'oppositions et de contrastes teinté d'ironie et de cynisme, le papier aérien flânant dans le vent s'oppose frontalement à la lourde pesanteur terrestre à laquelle sont soumis les personnages.

Le film s'articule comme une fable à la narration enfantine, il tente de raconter avec poésie une image personnelle de la vieillesse dans une quête ultime et symbolique. Situé à la croisée du court métrage expérimental et du court métrage de fiction il pourrait se résumer ainsi: C'est une marche vitale à la poursuite d'une quête inutile.

Une marche, des symboles

Ce film raconte une marche. Une marche physique, sociologique, philosophique, presque spirituelle. C'est une reconnexion au corps. Par le fait d'être en mouvement, marcher permet de se sentir vivant mais aussi de se rendre visible auprès des autres, de la société pour ne pas disparaître.

La marche comme symbole de liberté et d'indépendance.

Marcher et ainsi n'avoir besoin de l'assistance de personne pour agir et pour vivre. Marcher pour aller au cinéma, voir ses proches, faire ses courses de manière spontanée et autonome, sans avoir besoin que quelqu'un nous accompagne.

La marche comme ode à la lenteur.

Marcher, simplement marcher, comme unique but sans aucune autre finalité. Marcher autorise la flânerie et l'errance, en prenant conscience de l'instant. En quelque sorte, pour les protagonistes, c'est comme si marcher permettait d'étirer le temps et ainsi donner l'illusion de prolonger la vie.

La marche comme symbole d'évasion.

Les principales sources d'évasions que les personnes âgées connaissent, sont intellectuelles: se remémorer des souvenirs, écrire ses mémoires, etc. Guettés par l'ennui et l'immobilité, rares se font les évasions physiques, réelles, celles qui permettent de se sentir pleinement vivant. Cette marche proche de la course poursuite, dans une forme de retour à l'enfance, apparaît pour les personnages comme une manière de partir à l'aventure, à la recherche de nouvelles sensations dans une ultime quête d'action.

« Marcher c'est faire preuve de dignité »

Frédéric Gros

« Marche ou crève »

Par le cadre, aussi bien comme limite de l'image que comme frontière du quotidien, on s'interroge sur la perception des «vieux» dans notre société. Comment trouver sa place dans la fiction comme dans le réel ? Que raconte cette disparition et le silence qui en résulte?

En partant de cette injonction: «Marche ou crève», ce film confronte aussi ces personnes âgées à leur condition et aux limites du corps face au temps qui passe.

Le passage hors champs des protagonistes se présente comme une métaphore de la mort. Marcher apparaît ainsi comme un moyen naturel de nous ramener à notre condition animale qui doit se résoudre à son destin fatal. Le groupe se transforme, s'éffrite jusqu'à disparaître.

La disparition confronte également ces personnages à la mémoire: oublier et se faire oublier. Ou bien exister une dernière fois dans le regard de cet enfant.

Le passé s'éloigne, détachant progressivement les souvenirs de la mémoire. Appuyée par les chants s'éteignant un à un, cette idée fait écho à une anecdote personnelle. À chaque réunion familiale, mon grand-père aime chanter une chanson qu'il avait apprise dans sa jeunesse. Chaque année, il oublie un peu plus les paroles mais je suis ému par le plaisir qu'il prend à la chanter. Le plaisir de rajeunir en replongeant dans son enfance, de se prouver qu'il se souvient, que cela à existé.

Cette disparition du cadre, c'est aussi une manière imagée de mettre le doigt sur l'obligation de nos sociétés à suivre le rythme, garder la cadence face à une croissance insatiable et effrénée où la lenteur, l'errance et la flânerie ne sont pas les bienvenues.

« On cache les vieux, comme on cache la mort »

Perla Servan-Schreibe

Des parallèles & des paradoxes

Le film révèle des parallèles et des paradoxes teinté de cynisme et d'ironie.

Cette scène c'est d'abord la rencontre impossible entre des hommes et un objet. Le bout de papier, défiant Newton et sa loi de la gravité universelle, vole avec le vent dans des mouvements fluide et aléatoire. Comme personnifié, il semble narguer ces «vieux» à la marche régulière, rythmée et courbée se rapprochant de plus en plus du sol et de leur mort imminente.

Cette rencontre, c'est aussi la rencontre de plusieurs fragilités. La fragilité de ce bout de papier comme objet périssable, la fragilité de ces personnes âgées, la fragilité du chant a capella qui n'est soutenu par aucun instrument. Avec sarcasme, on place la vieillesse au même rang que le déchet.

C'est ensuite la rencontre entre l'enfance et la vieillesse. Vêtu de pyjama, ils chantent une vieille chanson apprise à l'école. Comme des enfants qui refuseraient d'aller dormir, cette troupe, non rassasiés d'action et de vie, s'aventurent sur une route infinie. La rencontre est provoquée par le regard de l'enfant, installé dans son caddie. Observateur et impassible, il assiste à cette course poursuite avec détachement. Progressivement, on découvre que l'enfant préfère s'intéresser à l'envolée du bout de papier plutôt qu'à ces hommes chargés d'histoire et d'émotion.

La troupe, orpheline d'interaction, se révèle être un ensemble d'individualités. Comme un essaim au début du film, les personnages se désolidarisent et s'isolent un à un, dévoilant une profonde solitude.

«Le vent se lève il faut tenter de vivre»

Paul Valéry

Les objets, Philippe Katerine, album *le film* écrit suite à la mort de son père :

Tous ces objets qu'on a connus, À qui vont-ils appartenir? Que vont-ils devenir? Ça je n'en sais rien. Oui l'harmonica je vais jouer l'harmonica, Mais ces outils pour quel jardin? Je n'en sais rien. Qui lira ces bouquins d'Histoire? Qui sourira dans son miroir? Et les habits je n'en parle pas, Qui portera ce blouson là? Ce que je veux pas c'est croiser quelqu'un qui l'a sur le dos	je tuerai ce salaud ou j'en sais rien. Les objets vivent plus longtemps, Les objets vivent plus longtemps, Que les gen-en-en-en-en-en-en-en-ens. Pas toujours évidemment. Mais souvent les objets vivent plus longtemps que les gens. P't-être pas la boîte d'allumettes, Ni la cigarette. Et la maison qui l'achètera? Et le gazon qui le taillera? Sa fenêtre ils ouvriront. Sa porte ils refermeront. Puis un jour ils mourront et ceux qui	resteront revendront sa durera combien? Je n'en sais rien. Les objets vivent plus longtemps, Les objets vivent plus longtemps, Que les gen-en-en-en-en-en-en-en-ens. Pas toujours évidemment. Mais souvent les objets vivent plus longtemps que les gens. Le triangle. Le piano. Piano. L'harmonica.
--	---	---

<https://youtu.be/9NADQJzurpU?si=-aCkyPWwTi4KEake>